



Emma Braslavsky

The Night Was Pale, the Lights Were Twinkling

Novel

(Original German title: Die Nacht war bleich,
die Lichter blinkten. Roman)

270 pages, Clothbound

Publication date: 12 August 2019

© Suhrkamp Verlag Berlin 2019

Sample translation by Nelly Lemaire

pp. 46 – 76

Roberta

À huit heures précises, Roberta quitta l'appartement et monta dans la limousine noire blindée devant son immeuble. Sur la banquette arrière l'attendait le directeur général de la police de la ville, un homme grand, aux lèvres minces, à la barbe grise, avec des poils dans les narines et une légère sueur au visage.

— Bonjour, Roberta. Lars Seiffarth. J'espère que tu as passé une bonne première nuit ?

Une odeur âcre de bouche se mêlait à sa claire voix de ténor.

— Bonjour, monsieur Seiffarth. Bien dormi. Merci.

La sirène se mit à mugir, la limousine démarra et fonça à toute vitesse dans la haie de voitures lui cédant le passage.

— Pour tes enquêtes, tu t'appelleras Köhl. Enquêtrice spéciale Köhl. C'est provisoire. Si tu réussis, tu obtiendras un titre officiel. Entre collègues, on se tutoie, on se serre les coudes.

Il lui tendit sa carte professionnelle et sa plaque.

— Entendu, Lars.

— En fait, je parlais de tes collègues de travail, on ne tutoie pas le commissaire.

— Pardon, monsieur Seiffarth.

— Pas de problème.

La voiture s'arrêta devant le LKA dans la Keithstrasse où s'était installée la brigade des suicides. Ils entrèrent dans le bâtiment principal, grimpèrent au troisième étage et traversèrent un long couloir. Tous ceux qu'ils croisèrent saluèrent le commissaire. Roberta ne rencontra que des regards furtifs désintéressés. Ils accédèrent à la salle de réunion. 98% des présents étaient des hommes. Ils étaient assis là, bras croisés sur le ventre, dans l'attente de ce que le commissaire avait à leur dire. Roberta se plaça près de lui, joignit les mains et observa les gens présents.

— Mesdames et Messieurs, aujourd'hui est un jour historique pour la police. Vous avez été choisis pour participer au round d'essai de l'opération Roberta et redéfinir notre travail à venir.

Laissez-moi faire les présentations : Roberta Köhl. Elle est la première enquêtrice IA de la police.

Court silence.

— Oui, vous avez bien entendu, elle n'est pas une humaine. C'est un hubot aux compétences élargies, autonome pour être plus précis.

Murmures, rires moqueurs, visages sceptiques.

— Oh, mon Dieu ! J'ai déjà vu des machines plus sexy !

Rires.

— Pourquoi ça maintenant ? Nous avons déjà assez d'emmerdes comme ça ! On dirait une prof ' ! Personne ne la prendra au sérieux. Envoyez-nous plutôt un Terminator, ah,ah, ah !

— Messieurs, je vous en prie, un peu plus de respect ! En considération du bilan désastreux et des moyens d'investigation actuellement indispensables, je me serais attendu à plus d'humilité de votre part. Ce n'est pas vous mais moi qui ai dû me farcir vingt minutes d'engueulade de la mairesse en place. Il s'agit là d'une opération historique. Si ce round-test est convaincant, chaque brigade obtiendra trois enquêteurs IA.

— Du coup, trois de nous seront congédiés.

— Non, mais nous pourrons alors mieux répartir le travail. Il nous faut obtenir un meilleur taux d'élucidation, mesdames et messieurs, vous n'êtes pas sans l'ignorer.

— Mais ce ne sont là de nouveau que des promesses vaines.

— Ma parole ne vous suffit donc pas.

Comme toujours, les policiers se mordirent tous les lèvres, regardèrent par terre ou levèrent les sourcils. Ils étaient depuis longtemps habitués aux crapuleries de toute sorte et aux paroles en l'air.

Seiffarth soupira.

— Bon, passons maintenant encore rapidement aux règles de cette opération. Roberta n'est ni une poupée sexuelle ni une aide-ménagère que l'on peut commander à sa guise, brancher ou débrancher. Elle est qualifiée pour le service de haut-niveau du LKA et elle en connaît plus que vous tous pris ensemble... Moi excepté, bien sûr... je plaisante... Elle a droit à l'intégrité physique, comme nous tous. Vous savez qu'elle développera sa propre personnalité en imitant le comportement de son entourage et je n'ai donc pas besoin de vous dire ce que cela signifie. Elle est toujours *online* et doit l'être aussi, ce qui veut dire qu'elle a un accès illimité à tout le savoir qu'elle ne peut mettre en œuvre que pour le bien de l'humanité. J'espère que vous êtes bien conscients des conséquences d'un comportement social sur le développement de la personnalité et des décisions de Roberta. Donc : pas d'abus sexistes, pas d'accès interdit à ses données, pas de harcèlement. Pour la durée de ce round-test, madame Köhl sera autonome et s'occupera d'abord d'un cas peu compliqué. Soutenez-la, s'il vous plaît, pour que nous ayons à l'avenir plus de cas résolus. Madame Bruns ? Vous prendrez en charge sa mise au courant.

— Pourquoi moi ? Parce que je suis la seule femme ici ?

— Non, mais elle va être affectée à votre commission.

Tout le monde rit de bon cœur. Cléo Bruns fixa Seiffarth du regard. Depuis quand y avait-il des cas peu compliqués dans sa commission ? C'était une personne mince et énergique avec d'étroites lunettes angulaires et des cheveux châains courts coiffés en coup de vent.

— C'est une instruction de service, Bruns. Vous savez combien j'apprécie votre travail. Je compte sur vous. Si elle peut juste élucider un seul de vos suicides, je pourrai aussi la lâcher sur la brigade des meurtres... Merci, messieurs, retournons au travail.

Roberta le suivit dehors.

— Monsieur Seiffarth ? Puis-je vous parler rapidement ? S'il vous plaît ?

— Allez-y !

— Pourquoi m'avez-vous commandée en femme ? Ici ne travaillent presque que des hommes.

— Justement, Roberta. En considération de la majorité masculine dans le service de la police. Pure désescalade. Que crois-tu qui se serait passé si je m'étais pointé ici avec un Terminator ? Le test aurait échoué avant de commencer.

— Mais dans cet entourage et cet environnement, mes chances de succès en tant que femme sont moins bonnes.

— J'ai grande confiance dans le travail de madame Bruns, c'est elle qui va te mettre au courant. Et, Roberta, soit dit entre nous, derrière ta façade féminine se trouve tout de même Superman. Tu n'auras juste qu'à le réveiller quand il le faudra.

Seiffarth passa encore une fois son corps en revue. Puis il s'apprêta à partir.

— Encore une chose, monsieur Seiffarth, voudriez-vous aussi me vouvoyer, s'il vous plaît ? Il sourit et se retourna sans un mot.

Cleo Bruns était le phare maigre comme tout parmi les canonnières de la criminelle. L'énergie qui circulait à grande vitesse dans son corps nerveux jusqu'en chacun de ses cheveux frisés luisait aussi dans ses grands yeux verts derrière ses étroites lunettes angulaires. La jeune commissaire de la criminelle était le Sherlock de cette maison, la seule à pouvoir se mesurer moyennement à la capacité d'analyse et de déduction de Roberta.

Roberta s'approcha du bureau de Cleo. Elle frappa à la vitre de séparation. Cleo lui fit signe de s'asseoir. Après quelques minutes d'inattention ostensible, Cleo porta son regard vers Roberta.

— Je ne suis pas ton amie, vu ? Je me fiche de la conspiration des femmes. Je me suis acquis ici le respect de mes collègues en travaillant dur. Et c'est ce que tu devras faire aussi.

— Naturellement. Je ne suis pas une femme, je suis juste une mesure de désescalade, dit Roberta avec un sourire conciliant.

— Oh, génial ! Merci pour l'information.

Cleo reçut un appel. Le commissaire voulait lui parler.

— Oui, je vous écoute... Elle est là... Monsieur Seiffarth, ne craignez-vous pas qu'une machine avec de tels droits d'accès ne puisse devenir dangereuse pour mon unité ? Y a-t-il pour cela des instructions d'action ? Ai-je un volet de mesures, un droit d'intervention si cette Roberta se met à disjoncter ? Quoi faire si ?... Facile à dire pour vous. Pardonnez-moi, monsieur Seiffarth, mais tester le cœur et les reins de quelqu'un ne marche que si ce quelqu'un a un cœur et des reins.... La confiance, c'est bien, mais mieux vaut encore la maîtrise... Quand aura lieu cette mise au courant spéciale ? Je note... C'est bon, merci... Oui, je vais encore le faire. Je vais lui faire faire un tour. À bientôt.

Cleo décocha de nouveau à Roberta un regard intense qui glissa comme un scanner sur son corps. Puis elle s'adossa de nouveau à sa chaise, se croisa les bras et plissa légèrement les yeux.

— Tu n'auras pas mon job, dit-elle alors.

— Je viens en paix.

Cleo émit un rire amer.

— Dieu que tu es naïve ! Tu n'as aucune idée de là où tu mets les pieds. Celui qui ne se bat pas est éjecté.

— Je lutterai à ton côté

— Je me cherche moi-même mes camarades de combat.

Cleo se leva, alla vers le classeur à dossiers sur lequel se trouvaient un verre et une bouteille d'eau et se versa de l'eau.

— J'espère pouvoir te persuader de mes capacités, dit Roberta.

— Sinon ?

— Ils me mettront en pièces détachées et me bazarderont en actif de la faillite à l'industrie de l'amour ou à la robotique domestique.

Cleo rit moqueusement et détourna le regard. Elle ne pouvait ou ne voulait pas cacher à quel point Roberta l'importunait.

— Le système n'est pas plus froid que toi. Ne t'attends pas à ma pitié, dit-elle.

— Je ne m'attends à rien, répondit Roberta.

— C'est mieux ainsi. C'est la bonne conception pour survivre ici.

— J'espère simplement vivre.

Cleo se montra irritée.

— Dans ce bureau, il y aura deux choses que tu n'auras pas : l'admiration et cette sorte de minable philosophie de la vie, c'est vu ? Je me contrefiche que tu vives ou non. En cas de clash, je te débranche comme je le ferais avec chacun de ces trucs de merde comme toi dans la rue.

Roberta réagit à ce message avec le sourire et le regard ferme. Elle avait sans doute montré par mégarde la tache dans la vision du monde de Cléo. Elle reconnaissait derrière sa pugnacité la crainte tourmentante des humains de leur disparition. Comme leur existence était devenue fragile et comme ils étaient très près de devenir des fossiles rares, des vestiges poussiéreux de leur propre monde, peut-être même le précieux objet d'exposition que l'on pourrait regarder avec étonnement dans les musées bien ventilés et climatisés.

Cleo avait un moment fixé la table en silence. Elle paraissait maintenant plus tranquille. Elle se tourna de nouveau vers Roberta.

— Tu travailleras en autonomie, c'est à dire que tu me parleras tout de même de tes démarches tant que tu travailleras dans mon unité, c'est clair ?

— C'est clair.

— Je veux recevoir un rapport de toi tous les jours et un aperçu de tes prochaines démarches. Pas de conneries de ton propre chef !

Roberta acquiesça et secoua la tête.

Cleo prit une grande inspiration libératrice.

— Je suppose qu'en tant que super-ordinateur, tu as accès aux consignes et que tu sais ce qu'il en est.

— Oui.

— Je ne veux pas de réclamations dans mon service. As-tu besoin d'un organigramme ? Ou as-tu déjà enregistré les adresses des autres départements ? Service anthropométrique, médecine légale et autres.

— Je sais où tout trouver.

— OK, super-cerveau. Alors tiens, confirme ici ta mise au courant !

Roberta posa son index droit sur le scanner. Cleo se leva pour quitter le bureau. D'un geste impatient, elle lui fit signe de la suivre.

Cleo fit le tour des départements en présentant Roberta aux collègues. Celle-ci rencontra peu d'amabilité, récolta plutôt des regards aigris. Non, elle n'était pas ici pour l'amour, elle n'était pas ici non plus pour astiquer les bureaux ou distribuer les repas. Chacun de ceux-là auraient encore dansé avec elle à l'Éléphant Rose, mais ici, c'était le vrai monde, ceci avait été encore jusqu'à ce jour un secteur du monde réservé exclusivement aux humains. Le dernier reste.

— Bon. Tu n'as ni besoin de café ni de déjeuner, on va économiser ça. S'il te faut de l'électricité, il y a des prises ici partout.

— J'aimerais tout de même savoir où je pourrais boire un café.

Roberta vit que Cleo interprétait cette remarque comme un contordre.

— S'il te plaît, ajouta-t-elle.

Elles quittèrent le bâtiment et descendirent d'un pas pesant la Keithstrasse Jusqu'au croisement de la Kurfürstenstrasse. Cleo montra le restaurant au coin. Des policiers assis dehors à quelques tables au soleil, mangeaient, buvaient et discutaient.

— Puis je t'offrir un café ?

— Pas la peine d'être aimable avec moi, Roberta. J'y suis insensible.

— Je pensais juste que nous pourrions ainsi mieux parler de ma première mission.

Agacée, Cleo alla au comptoir et commanda un café au lait. Roberta fit comme elle. Elles s'assirent à la fenêtre avec leur café. Des regards en coin tombèrent sur elles. Roberta but une gorgée et regarda, pleine d'attente, Cleo, qui, n'appréciant visiblement pas cette situation, s'assit en tournant le dos aux autres clients et se détourna d'elle aussi pour lui parler à voix basse.

— Comme tu le sais, nous enquêtons sur des cas de suicides. Nous sommes chargés de dépister les parents de morts et de les faire passer à la caisse afin de délester les services sociaux des énormes frais de prise en charge pour l'enterrement de ces pauvres bougres. Car pour la plupart, personne ne se sent responsable.

Trois ans auparavant, le LKA 14 avait vu le jour en réaction aux restrictions désastreuses du budget de la région. En fait, un suicide n'était pas un délit criminel et n'était donc pas punissable, pourtant il causait des dommages à la personne et – dans les circonstances données – d'énormes dommages aussi au système social. Car le taux de suicide dans la ville s'était multiplié par dix dans les dix dernières années et, dans 95% des cas, il n'y avait personne pour prendre les frais en charge. En tout cas, dans le délai de quinze jours pendant lesquels il fallait absolument enterrer les cadavres, la police et les autorités – dans la plupart des cas – ne trouvaient pas de parents ou de partenaires responsables. Concernant la prise en charge des prestations par les services sociaux, la cour des comptes évoquait maintenant une mégacatastrophe économique à venir.

Cleo vida sa tasse, sourit et haussa juste un peu les épaules.

– Tiens-toi prête, Roberta, le prochain cas sera pour toi et le compteur tournera. Je vais te parler franchement, objectivement et sincèrement : tes chances sont mauvaises. Tu vas bientôt te retrouver en tablier dans la cuisine de je ne sais quels riches bourgeois, leur préparer les repas et garder les enfants. Ou lécher la nouille d'un obsédé 24/7.

Cleo décocha en riant un regard perçant à Roberta.

— N'est-ce pas le désir de toute femme ? demanda Roberta.

Cleo n'en put plus de rire.

— Le désir d'une femme, non. Mais parmi les machines, c'est peut-être beaucoup plus demandé qu'un distributeur de boissons ou un aspirateur.

— Je comprends, dit Roberta.

Elle soutint longuement le regard de Cleo jusqu'à demander :

— Pourquoi t'importe-t-il tant de te montrer supérieure, Cleo ? Ne pourrions-nous pas être équivalentes, toi et moi ?

Non digéré, le café au lait coula comme d'une machine à café dans la cuve des toilettes. Roberta tira la chasse, quitta la cabine et se plaça devant le lavabo. Elle se lava les mains et se regarda

dans le miroir. Elle retira un moment ses lunettes et s'ébouriffa les cheveux, les remit en place avec ses doigts, rechaussa ses lunettes et ouvrit légèrement la bouche. Elle se tourna de profil, posa sa main sur sa poitrine et en suivit ses mouvements de haut en bas. Elle essaya de respirer, ouvrit et ferma la bouche en rythme, l'ouvrit et la ferma quand une employée de l'administration entra dans les toilettes. Elle devait certainement avoir dans son service le rôle de la corneille noire avec ses cheveux noir charbon, ses yeux en bouton, son nez recourbé et pointu et son visage aux traits sinistrement figés. Cette même corneille noire qui, la nuit dernière encore, s'était agenouillée devant un Eléphant Rose et avait picoré par terre de la viande putride, voulait maintenant se moquer d'elle. Roberta sourit amicalement. La femme ne répondit pas à son salut mais se plaça à côté d'elle et respira ostensiblement, inspira, expira, inspira, expira en faisant du bruit jusqu'à en avoir une quinte de toux. Roberta sourit encore plus en montrant ses dents blanches et saines. Elle dit doucement :

–Tu devrais aller chez le médecin.

Puis elle quitta les toilettes. Elle était à disposition. Sa main droite joua avec la plaque de service dans sa poche. Elle était l'enquêtrice spéciale Köhl et la corneille noire était juste la corneille mantelée râlante.

Roberta sortit dans la rue. Devant elle s'étendait le corps de la ville menacé d'infarctus. Telle une procession sans fin, la circulation aux heures de pointe s'étirait dans les rues. Le soleil brillait généreusement pour un jour d'automne mais son ton orangé indiquait déjà l'approche de l'obscurité. L'air lourd, étouffant, demandait en fait un ventilateur de scène et les cafés faisaient encore du chiffre avec les glaçons. Ce n'était pas l'heure de se tuer.

Roberta déambula dans les rues, elle mit son temps à profit pour observer les humains, les femmes en particulier, elle voulait apprendre comment se comporter et dans quel monde elle était arrivée. Même avec une apparence féminine, elle ne serait pas une femme tant qu'elle ne se serait pas devenue partie intégrante de cette réalité mystérieuse appelée féminité. Elle savait maintenant qu'il lui fallait plus de pouvoir. Comme sur les corneilles, par exemple. Et elle avait besoin d'un pouvoir sur l'obscurité pour mener avec succès sa mission à terme. Les Karl devaient la craindre, les Seiffarth la vouvoyer et les Cleo la respecter. Une plaque de service n'était pas assez. Elle avait besoin de pouvoir en tant que personne. Elle était une super-analyste, rien ne lui échappait.

Roberta divisa son champ visuel et se focalisa sur tout ce qu'elle put trouver en ville comme façon de vivre typiquement féminine. Elle tenta de comprendre ce qui était marqué comme féminin, pourquoi d'après la compréhension traditionnelle d'une majorité masculine le féminin devait être relégué dans un royaume des ombres que les femmes devaient se partager avec le chaos et l'obscurité. En quoi consistait ce pouvoir du féminin sur le masculin qui leur faisait peur au point de devoir, pour s'en protéger, traiter les femmes comme de la merde ou des esclaves ? Roberta trouvait dans la plupart des vitrines des dames-poupées en sous-vêtements. Les publicités ne lui disaient rien, mais elles intéressaient apparemment beaucoup les femmes, car les dessous, les rouges-à-lèvres ou les collants n'étaient pas achetés par des hommes. Jambes nues, décolletés profonds, lèvres rouges, ongles longs vernis de couleur, talons hauts, diamants. Comme si elle avait atterri dans une caricature, comme si les femmes se faisaient d'elles-mêmes une caricature. Elle comprit que l'érotisme féminin effrayait les hommes... et les femmes. Il était le fondement d'un jeu diabolique de refus et d'engloutissement, de rouge et de noir, un simple aposématisme presque de pacotille, programmé depuis la nuit des temps, depuis le jour de l'invention de la reproduction sexuelle, le super-algorithme de la nuit des temps.

Une limousine noire et brillante s'arrêta le long du trottoir près de Roberta. La porte s'ouvrit, des hauts-talons vernis rouges se posèrent sur la bordure du trottoir, une femme en tailleur noir

descendit : cheveux blonds sévèrement coiffés vers l'arrière, visage sérieux, lèvres pleines rouge sang, ongles longs, vernis d'un rouge pétant. Leurs regards se croisèrent un court instant et dévièrent. La femme poussa ses lunettes de soleil réfléchissantes dans ses cheveux et traversa en minaudant avec une petite mallette, portée par l'illusion d'un pouvoir sur la vie elle-même, le tapis rouge jusqu'au portail de la banque où un être en livrée blanche lui fit une profonde révérence. Cette femme était une humaine ou une machine, peu importait, car elle était de toute façon inatteignable. Un lointain ange exterminateur, une représentante de ces forces sombres, qui pouvait décider pour elle du combat entre lumière et ténèbres dans les dernières minutes de l'humanité.

Roberta s'arrêta encore un moment en fixant la porte tournante vitrée. Le portier en uniforme l'ignora d'un furtif regard revêche. Elle n'avait encore rien, ni le droit de mourir ni le pouvoir de vivre. Elle était sans visage pour cette femme, pour le laquais ; pour eux deux, il n'y avait pas de raison de la percevoir. Pire encore : cette scène ne lui rappelait rien. Elle ne pouvait même pas se remémorer douloureusement avoir été autrefois cette femme et avoir sombré par sa faute. Elle ne pouvait se rappeler avoir autrefois, en tant que jeune fille, rêvé de ces chaussures et de ce look. Elle ne pouvait se rappeler avoir tenté avec des camarades étudiants une révolte contre cette froide façon d'exercer le pouvoir. Elle n'avait aucun rapport avec tout ce qui passait ici. Elle avait toutes les options et aucun antécédent social, pas de principes moraux ou idéologiques, pas de rêves de petite-fille encombrants, elle pouvait même devenir cette femme ou l'anéantir. Elle comprit que devait se répandre ici et maintenant un sentiment libérateur.

Elle allait bientôt comprendre à quel point on l'avait réellement créée libre. Ses regards se fixèrent au hasard sur les femmes dans les rues. Puis sur les hommes. Pourquoi les hommes étaient-ils plutôt uniformes et les femmes si diversement vêtues ? Les femmes étaient-elles réellement plus variées que les hommes ou en guerre contre elles-mêmes ? Une grande partie d'entre elles ne cachaient pas leurs armes érotiques mais les présentaient au monde de façon presque stéréotypée. Seule une minorité s'androgénisait.

À chacun de ses pas, Roberta était frappée par la coquetterie de cette ville. La métropole elle-même était devenue une pute, une fausse petite poupée. Devant, les vitrines vaniteuses pleines de technologies nickel, pleines de la toute-puissance mâle avec quoi la dépendance masculine à la vulve devait être escamotée et le semblant donné qu'ils en avaient le contrôle. Et avec quoi on voulait dissimuler que, par nature, il n'y avait pas de monde masculin réellement existant... parce qu'en fait le pouvoir de la nature avait été transmis avec le pouvoir de l'érotisme à chaque femme, qui pouvait ainsi contrôler la continuation de l'humanité. Roberta comprit : les femmes étaient, par nature, les capitaines sur le gigantesque navire appelé incarnation humaine et c'est pourquoi elles seules avaient droit à un véritable sexe ; elles avaient reçu un puissant organe créatif auquel les hommes devaient se soumettre en esclaves. Les hommes en revanche avaient d'abord dû créer artificiellement le pouvoir de leur sexe pour se libérer de la suprématie du féminin. Ils avaient inventé leur propre système de contrôle, la religion, la civilisation et ainsi le patriarcat, un pouvoir « masculin », qui ne leur avait pas été attribué par « Mère Nature ». Le fait que dès lors une mère préférât son fils à sa fille était la conséquence d'une communauté masculine humiliée par la nature, la conséquence d'une sphère de pouvoir établie artificiellement, que les hommes avaient érigée de toutes leurs forces et opposée à la nature. La création de ce monde masculin artificiel, pseudo-puissant et lisse, était-elle donc une lutte pour l'égalité des droits, une campagne vengeresse des fils contre leurs mères, contre « Mère Nature » ? Les fils avaient-ils retiré leurs corps à « Mère Nature » et quitté leur monde naturel ? Avec la création de la civilisation, avaient-ils dépossédé les femmes et s'étaient-ils

universellement revalorisés ? D'un côté, l'homme civilisé et de l'autre, la femme pécheresse et faible ?

Mais pourquoi les femmes semblaient-elles être en lutte contre ce paquet d'avantages, contre leurs algorithmes primitifs ? Elles voulaient sortir du royaume des ombres, apparaître à la lumière et se trouver tout en haut de ce nouveau monde créé artificiellement. Leur nouvelle arme était l'intelligence. Et leur signe de reconnaissance le plus clair semblait être les lunettes. Intellabour n'avait-il pas peut être construit ainsi Roberta par hasard, comme dépassement anticipé du sexe ? Comme une femme libérée de sa féminine cuirasse sexuelle érotique ? Devait-elle maintenant se sentir discriminée ou privilégiée ? Car l'érotisme est une puissance constante, c'est un facteur manquant, dépourvu de signe de formule, dans les essais bio-informatiques de description de la vie ; aucune force physique ne peut le décrire totalement ; il est la super-stratégie d'un génie inconnu ; il est inconstant, chaotique et se transforme sans cesse en tout le possible. Même en bibliothécaires artificielles. Roberta ne devait-elle pas être aussi pourvue du pouvoir de l'érotisme pour dominer les forces des ténèbres ?

Devant elle marchaient deux adolescentes en pantalons moulants, avec de longs cheveux lisses et bruns. Leurs fesses se ballotaient de droite à gauche, de gauche à droite. Roberta observa minutieusement leur façon de marcher. Elle s'y essaya aussi. Quand les deux filles passèrent devant un bistrot ouvert sur la rue, deux jeunes hommes attablés-là, les sifflèrent, sans pouvoir détourner leurs regards de leurs fesses rebondies. Mais quand Roberta flâna par-là, rien ne se passa. Était-ce-là une bonne ou une mauvaise nouvelle ? Roberta s'arrêta et contempla son reflet dans une vitrine. Était-elle vieille ? Était-elle laide ? Était-elle morte ?

La porte du magasin de chaussures, dans la vitrine duquel elle se regardait fixement, s'ouvrit. Le vendeur l'interrogea du regard.

– Puis-je vous aider ? Cherchez-vous quelque chose de particulier ?

C'est alors seulement qu'elle prit connaissance de l'étalage et fixa une paire de chaussures rouges à talons hauts.

– Pourrais-je essayer celles-ci en 38 ?

Roberta suivit l'homme dans le magasin. Elle essaya les chaussures, put à peine s'y tenir debout. Elle s'appuya sur le vendeur. Ses pieds avaient été conçus pour des chaussures plates, ses programmes se rebellèrent, elle posa gauchement un pied devant l'autre, l'homme la soutint pendant son essai de marche.

– Eh, rien ne vous oblige vraiment à acheter ces chaussures... Faites attention, sinon le talon va se casser.

– Je vais y arriver, merci. Soutenez-moi encore un peu, je vous donnerai un bon pourboire.

Après quelques minutes, elle s'était plus ou moins habituée aux chaussures, elle se déplaçait certes encore dans le magasin comme un oiseau échassier, mais elle se tenait bravement sur ses jambes. Elle conserva les chaussures aux pieds, se fit emballer ses bottines, le haut de son corps tangua légèrement, ses muscles dorsaux devaient encore se remettre. À la caisse, elle posa sa carte de crédit sur le comptoir. Elle disposait d'un petit budget mensuel qui ne lui aurait pas permis de s'offrir une deuxième paire de ces chaussures.

– Savez-vous où je pourrais trouver ici des lunettes de soleil bon marché et un rouge-à-lèvres ?

Le vendeur passa la carte au scanner.

– À côté, vous trouverez une sorte de boutique vintage. Vous n'aurez qu'à demander-là.

Roberta reprit sa carte.

– Merci !

Dans la boutique à côté, elle dut descendre quelques marches vers le sous-sol et faillit tomber. Elle s'agrippa à la rampe et se dirigea gauchement vers la vendeuse.

– Je cherche des lunettes de soleil réfléchissantes et un rouge-à-lèvres rouge pétant.

L'offre n'était pas grandiose mais Roberta trouva quelque chose de convenable à bon prix. Elle fourra ses lunettes de service dans la poche de sa veste et chaussa ses lunettes de soleil. Elle se coiffa des doigts devant un miroir et se mit un peu de rouge à lèvres. Puis, en allant vers la caisse, elle se tordit la cheville gauche.

– Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire..., commença la vendeuse.

– Je ne le sais pas moi-même mais la soirée est encore longue.

– Bon, alors bonne chance !

Roberta se dandina sur le trottoir. Les hauts-talons la faisaient remarquer : un appât stéréotypé en rouge et noir. Elle saisissait chaque réaction et l'évaluait. C'étaient surtout des hommes qui la suivaient des yeux. Elle ne devait donc pas être laide. Vieille sans doute pas non plus. Et morte encore moins. Ça semblait fonctionner. Maintenant, elle faisait donc partie de cette sphère érotique où les hommes étaient apparemment prêts à céder leur pouvoir. Si simple ?

Dans un petit café, elle s'accorda une pause. Cette façon de marcher demandait un grand effort et consommait une énergie supérieure à la moyenne. Elle s'assit au comptoir et commanda un expresso. Elle sentit de nouveau les accès d'unités de calcul. Deux hommes l'observaient depuis une table près de la fenêtre. Le scan de reconnaissance visuelle montrait qu'ils avaient un taux élevé de testostérone et se prenaient pour des Rambo, dont apparemment, après analyse des données dont elle disposait, la plupart des femmes rêvaient secrètement. Ces modèles étaient commandés de façon supérieure à la moyenne auprès des bourses de hubots. Non rasés, face impassible, petite cicatrice au visage, yeux perçants, larges d'épaules. Dans beaucoup de films, ces hommes étaient le plus souvent des plombiers qui avaient toujours sur eux des clés et une pince et, contrairement à l'expérience réelle de beaucoup de personnes, étaient toujours rapidement sur place dès le moindre robinet fuyant. Elle avait vu ce genre de scène dans les films classés X. Était-elle maintenant la sorte de superwoman enviée par la majorité des femmes ? Était-elle un exemple ? Une icône de l'amour ? Le vent avait apparemment tourné pour elle. Avait-elle avec son apparence physique changé sa destination ? Roberta ignorait si elle devait sourire ou se montrer froide. Elle décida de gratifier ces deux-là d'un regard intense et de se détourner ensuite. Mais à l'instant suivant, les Rambo l'encadrèrent. Il émanait d'eux des effluves de parfum si forts, des arômes de salive mêlés de fumée de cigarette et d'odeurs d'eau de toilette que Roberta fut d'abord troublée par les nombreux protocoles d'analyse détaillés. Elle se demanda si c'était là aussi la sorte d'hommes que la femme de la banque rencontrerait en secret.

– Hello ? dit l'un d'eux ? Tu as déjà quelque chose de programmé, petite ?

Roberta connaissait cette ouverture.

– Et vous ? Vous avez-déjà prévu quelque chose ?

Ils rirent. Un peu trop bruyamment, mais bien. Leurs dents étaient jaunes, mais bon. L'un d'eux avait des cheveux gras. L'autre une moustache. Ils lui proposèrent une cigarette. Roberta ignorait comment on fumait, elle ne pouvait pas respirer, pas tirer de bouffée, mais elle savait que les femmes prenaient prétendument une cigarette pour émettre cette magie érotique. Elle en prit une, la tint entre ses doigts et dit :

– Merci, je me la garde pour plus tard.

Les deux hommes se regardèrent. Leurs pensées planaient comme des nuages de fumée ordinaires devant leurs visages. Ils n'avaient pas envie de bavarder, ne demandèrent pas sa profession, ne dirent pas leur nom et ne demandèrent pas non plus celui de Roberta, l'un d'eux

n'arrêtait pas de lui toucher la main, lui caressait le bras d'un doigt. Ils voulaient partir ailleurs. Ils étaient là depuis trop longtemps. Avait-elle envie de venir avec eux ? À une fête, peut-être ?

— Pourquoi pas ?

Non pas que Roberta n'eût pas reconnu les modèles de cette situation, qu'elle eût laissé passer les avertissements de cette amabilité usée jusqu'à la corde. Elle était trop intelligente pour cela, elle était finalement l'enquêtrice spéciale Köhl et elle n'avait de toute façon aucune peur. Elle voulait juste savoir comment fonctionnait ce pouvoir féminin sur les hommes.

Ils grimperent dans une Ford déglinguée et partirent vers un terrain industriel. La journée de travail était depuis longtemps terminée, la nuit était claire et sans lune. Le moustachu passa devant, lui tint le bras.

— Suis-moi, s'il te plaît.

L'autre la suivit, il émit un sifflement aigu dans l'obscurité.

— Cet endroit a du charme. Est-ce là l'un de ces nouveaux clubs ?

Roberta le suivit en supposant qu'ils allaient bientôt entendre de la musique, voir des gens parler et danser dès l'ouverture de la porte. Mais là-dedans, il n'y avait qu'une immense obscurité. La porte se referma, Roberta se mit en mode de vision nocturne et jeta un œil alentour. Dans la journée, on devait apparemment ici resouder et relooker de vieilles voitures et les fourguer ensuite à des rêveurs ou à des sans-le-sou. Les hommes tâtonnèrent dans l'obscurité.

— Je suis là, les gars, chuchota-t-elle.

Ils se tournèrent dans la direction de sa voix. Roberta retira ses chaussures et fit encore quelques pas de côté en se demandant ce que deux-là mijotaient.

— Fait-il si sombre ici parce que vous voulez me violer ?

— Ferme-la, Nigger Machine !

Que voulaient-ils faire ? Roberta avait mal évalué ces hommes.

— Vous n'avez pas besoin de me violer, nous pouvons simplement avoir du sexe et du plaisir.

— Nous t'emmenons-là où est ta place, salope !

— Nous débarrassons le monde des robots bons pour la ferraille et nous l'enrichissons de voitures.

Combien d'unités de calcul avaient-ils déjà bousillées ? Apparemment, ils avaient jeté leur dévolu sur des ex-partenaires parce que, sans personnes de référence, ceux-ci n'avaient aucun droit et étaient lucratifs pour les dépôts de pièces détachées. La halle dégageait vraiment une odeur de mort. Roberta devait mettre un terme à ce petit jeu. Elle alluma une lampe de poche.

— Je n'ai pas peur de vous. Prenons donc du plaisir.

Ils l'empoignèrent et tentèrent de la jeter à terre mais Roberta se libéra facilement et leur saisit fortement le bras à chacun.

— Je ne sens pas la douleur, je ne souffre pas, je ne pleure et ne supplie pas, ça ne vous fera pas bander mais ça ne fait rien, vraiment, ce n'est pas du tout gra...

De sa main libre, le moustachu lui cloua le bec... Au même instant, un troisième larron entra dans la halle. Un grand type.

— Eh, Goran, où étais-tu donc fourré ? Achève-moi donc cette machine !

— Tu devrais aller voir un médecin, mon chéri, ton taux de glucose est élevé. Et tu devrais faire attention à tes reins !

Goran ressemblait à la caricature d'un Terminator : une unité de calcul de deux mètres de haut. Dans l'obscurité, son visage était difficile à identifier. Les restes de sa signature visible indiquaient un modèle récent de Youbotlove, qui, pour une raison quelconque, devait être rejeté et mis au rebut et qui ne se prêtait pas au marché d'occasion, ferraille fâcheuse sans doute

dénichée et réanimée par cette mafia de bricoleux dans une décharge pour matériaux spéciaux. Il était déconnecté de tout, personne ne l'attendait plus, ses programmes étaient obsolètes et sensibles à toutes sortes de virus. Roberta et Goran se trouvaient face à face. Le scan de reconnaissance faciale de Roberta se mit enfin en route et rapporta qu'il devait représenter l'acteur Mads Mikkelsen dans sa cinquantaine, mais il était si mal bricolé qu'il ressemblait plutôt à Mr. Tod. Elle renfila ses hauts-talons et ne lui arriva pourtant encore qu'au nez. Elle se mit la cigarette aux lèvres et marmonna :

– Tu as vraiment une sale gueule, Goran.

Il la regarda d'un œil noir et ne répondit pas. Ses programmes étaient tellement primitifs qu'il ne tiendrait pas une minute au combat.

Elle retira la cigarette de sa bouche et la tint élégamment à sa main droite comme elle l'avait vu faire dans beaucoup de films.

– Je peux te refroidir d'un simple ordre. Ou... nous pourrions avoir un peu de plaisir ensemble. Alors ? Qu'en penses-tu ?

– Pourquoi tu ne bousilles pas cette machine, mec !

– Démolis-la !

– C'est une policière.

– Ce n'est qu'une maudite Nigger Machine !

– C'est une policière ! Elle nous réglera notre compte à nous trois en moins de deux.

Roberta tenta un sourire, joua avec la cigarette, se la remit aux lèvres.

– Je vais peut-être t'updater, Goran. J'aurai peut-être encore besoin de toi...

– Comme quoi ? Comme policier ? Ce n'est pas mon monde.

– Dommage !

Elle cracha sa cigarette par terre.

– Foutons le camp d'ici !

Goran se retourna et quitta l'usine avec les deux hommes.

Roberta resta plantée-là avec un large sourire, peut-être aussi un peu bête ; dans l'obscurité, ses dents blanches luisaient. Elle avait donc le pouvoir maintenant, non ? Elle le sentait nettement, elle était prête.

Dehors, devant la porte, elle trouva ses bottines dispersées. L'un des types avait marché sur ses lunettes. Elle les fourra dans sa poche de manteau, enfila ses chaussures plates, jeta les chaussures rouges vernies dans la poubelle et remit ses lunettes de soleil.

Il commençait juste à faire nuit et on ne l'avait toujours pas appelée en service. Au pas de course, elle se hâta vers le centre-ville. Roberta ne luttait pas avec ses algorithmes. Était-ce à vrai dire important de représenter une femme ? Elle pourrait être tout, homme, femme ou animal, elle était en fait a-générée, avait cette identité fluide. Ses collègues au commissariat ne la craignaient-ils pas parce qu'elle n'était pas une humaine ? Pourquoi devrait-elle se servir de ces ridicules petits jeux de pouvoir archaïques ? Elle pouvait être Roberta avec n'importe quel sexe. Elle était libre.

Quand elle s'engagea dans la zone à circulation limitée d'une rue résidentielle de Kreuzberg, elle vit par les fenêtres éclairées d'un appartement en sous-sol un groupe de personnes, principalement féminines, la plupart portant comme elle des lunettes et des cheveux plutôt courts. Parmi elles, elle perçut aussi quelques hommes qui par leur non-virilité marquée donnaient aux femmes la chance de tenir couverts leurs charmes féminins. Ou était-ce le contraire ? Roberta retira ses lunettes. Ces personnes produisaient ensemble d'étranges mouvements, pas de danse mais plutôt des signes, elles s'exprimaient avec leurs corps. Roberta

avait là en vue les espaces d'une galerie et ce qu'elle y voyait était apparemment de l'art. Elle s'imagina que ces gens éloignés du sexe voulaient créer ensemble à chaque mouvement une nouvelle sphère où régnaient leurs propres lois. Les filles ne voulaient plus seulement s'élever de ce monde souterrain, elles voulaient se réconcilier et se réunir avec les fils, car ils ne pouvaient qu'ensemble échapper à ce monde. Une fusion hermaphrodite qui devait surmonter la séparation biologique des sexes.

Elle s'apprêtait à descendre les marches vers la galerie quand Cleo l'appela pour sa première mission. Elle devait se rendre au lac de l'aéroport de Reinickendorf. Maintenant l'heure tournait, il n'y avait pas une minute à perdre. Elle rechaussa ses lunettes de soleil.

Roberta se hâta vers la station de métro. Au moment de traverser la rue, elle vit sur le terrain de jeux une femme assise, qui aurait pu être sa jumelle. Mêmes lunettes, même âge, même coiffure et apparemment, même stature. Devant elle, un petit garçon jouait dans le sable. Comment était-ce possible ? Elle ne pouvait ressembler qu'à des morts. Les humains ne ressemblent souvent aussi qu'à des morts. Cette femme était-elle une autre version d'elle, une artificielle ? Ou était-elle son vrai moi ? Roberta fixa l'enfant. Elle n'avait plus le temps maintenant. Elle devrait revenir.

Depuis la station de métro Otisstrasse, elle courut sur les chemins déserts jusqu'à la plage du lac où Cleo et les collègues l'attendaient déjà. Le lac s'étendait comme du velours noir entre les arbres, la seule lumière provenait des choses elles-mêmes. Le ciel nocturne s'était couvert et répandait dans la région une paisible ambiance de cercueil. Roberta pouvait déjà voir au loin les phares des forces d'intervention. En mode de vision nocturne, elle fonça dans la forêt jusqu'à la clairière. Ses bottines s'enfoncèrent un peu dans le sable quand elle s'approcha de Cleo, qui, avec sa mine de service, un gobelet de café dans une main et l'autre main dans la poche de son pantalon, se trouvait au bord de l'eau et observait les agissements des équipes de secours. Elle se tourna vers Roberta en l'entendant arriver.

Roberta garda ses lunettes de soleil.

— Bonsoir Cleo. Qu'as-tu pour moi ?

Cleo se réfléchit dans les verres de lunettes et s'y contempla brièvement.

— J'ai vraiment mauvaise mine. Salut Roberta. Où sont tes lunettes de vue ? demanda-t-elle en levant les sourcils.

— Je porte un soutien-gorge.

Cleo réprima un sourire. Elle se tourna vers ses collègues.

— Messieurs, voici Roberta Köhl, enquêtrice spéciale de la criminelle, pardon, enquêtrice spéciale IA, qui va prendre en charge les enquêtes en cette affaire. Elle dispose de toutes les compétences et sera votre interlocuteur, votre interlocutrice.

Roberta enleva ses lunettes.

— Bonjour, dit-elle en hochant la tête à la ronde.

Un silence – court mais net – régna, un silence de perplexité.

— Tu nous sors encore une fois l'une de tes plaisanteries spéciales, c'est ça ?

Le responsable du service anthropométrique examina Roberta.

— Ben non, je ne plaisante pas. Elle travaille en autonomie mais sous ma direction. Laissez-moi vous dire que vous avez affaire ici à une enquêtrice hautement spécialisée... À un super-cerveau.

Cleo vida son gobelet, le jeta dans la corbeille à papiers et présenta rapidement les collègues présents du service anthropométrique ainsi que le médecin légiste.

— Alors, que pouvons-nous ici proposer ici à Roberta, Mahmud ?

Le médecin dénuda le cadavre, qui était vêtu d'un jean et d'un T-shirt.

– Masculin. La quarantaine environ. Probablement noyé.

– Un riverain l'a découvert par hasard en pilotant son drone au-dessus du lac, ajouta Cleo. Voici son adresse, mais il ne connaît pas le mort, nous l'avons vérifié avant qu'il n'aille se coucher. Le courant a fait dériver le corps vers la plage, nous l'avons repêché à même pas dix mètres d'ici.

– Heure estimée de la mort ? demanda Roberta.

– À en juger par la texture de la peau, il y a de cela entre 48 et 72 heures, répondit Mahmud. Roberta regarda Cleo.

– Comment savons-nous qu'il s'agit d'un suicide ?

– Tiens, dit Mahmud, voici une gentille lettre d'adieu de sa part.

Il lui tendit une feuille de papier pliée et gondolée qu'ils avaient trouvée sur la plage, sous une pierre. Roberta la déplia. Dans une écriture difficilement lisible, il y était écrit : *Time to say goodbye*. Suffisant pour la Crim' pour appeler Cleo et ses gens sur le lieu de découverte du corps.

– Pas de documents personnels ?

– Non.

– Avons-nous ses empreintes digitales ?

– Déjà réglé par le service anthropométrique.

– Pas d'autres choses personnelles trouvées ?

Cleo montra les collègues du service anthropométrique. Ils secouèrent vigoureusement la tête.

– Juste la veste-là.

– Qui nous dit que cette lettre vient du mort ? Un suicide n'aurait-il pas pu être aussi simulé ici ?

Cleo haussa les épaules.

– C'est là maintenant ta mission, Roberta. Si tu peux le prouver, nous aurons un souci de moins. Colle-toi-z'y !

Peters, l'ordonnateur de pompes funèbres s'approchait justement : un homme calme en héroïne chic, au visage de tueur en série et à la douce voix de vaseline, qui arrivait juste au nez de Roberta. Peters était le leader des ordonnateurs de pompes funèbres. Son entreprise avait proposé en premier sa chambre froide, délestant ainsi la médecine légale dont la propre chambre froide était pleine à craquer, ce qui procurait des contrats Premium à Peters.

– Emballez-moi joliment cette gadoue et emmenez-moi ça en voyage, s'il vous plaît.

– Stop, monsieur Peters !

Roberta rappela en sifflant l'ordonnateur de pompes funèbres et son aide.

– Khöl, bonsoir ! C'est moi qui décide du moment où le mort doit être emporté. Je voudrais examiner le cadavre de plus près. Je vous appellerai quand j'en aurai fini.

Elle alla vers lui et lui tendit la main.

– Mais ça ne se passe pas comme ça normalement ! Cela relève du domaine de la médecine légale, protesta-t-il en jetant un regard surpris à Cleo.

– Cette fois si, monsieur Peters, dit Roberta sans le quitter des yeux.

Peut-être son assurance avait-elle impressionné Cleo, en tout cas, celle-ci confirma ce qu'elle venait déjà de dire :

– Monsieur Peters, madame Köhl dirige l'enquête en cette affaire et elle a ici toute compétence. Si elle le veut ainsi, c'en sera ainsi fait.

Roberta se trouvait juste face à Peters. Il l'examina de la tête aux pieds avec l'air furieux d'un grand pic des bois que l'on venait de rappeler à l'ordre pour atteinte à la tranquillité. Il se réfléchissait dans les lunettes de soleil de Roberta. Un léger halètement lui fit comprendre qu'il ne passerait pas à l'attaque.

– Y a-t-il ici quelque chose que je devrais savoir ? Quelque chose qui ne tourne pas rond ici ?

– Tout va bien, monsieur Peters, répondit Roberta. Laissez-moi encore au maximum deux heures et vous pourrez revenir. Merci de votre compréhension.

Peters leva les sourcils et poussa en avant une lèvre boudeuse comme un enfant rétif. Il jeta un regard hébété vers les autres. Du coin de l'œil, Roberta perçut qu'ils se liguèrent avec lui, elle sentit le réseau d'une possible conjuration, perçut les mines frondeuses que prenaient leurs visages dans la certitude que Roberta n'avait pas d'yeux à l'arrière du crâne. Et Peters montra aussi d'abord un visage récalcitrant, mais il finit par hocher la tête en bon prince et se soumit.

– Bon, nous nous reverrons donc dans deux heures. À bientôt.

– Messieurs ? fit Roberta en se tournant vers ses collègues.

Les pompiers partirent. Les équipes de secours voulait déjà tout remballer. Mahmud resta là, les bras croisés.

– Je voudrais me faire une image personnelle du mort, Mahmud. Je viendrai demain à la médecine légale. Merci.

Sur le désir de Roberta, deux policiers restèrent sur le lieu de découverte du corps. L'un d'eux, assis sur la souche d'un arbre, parcourut la banque de données avec les derniers avis de recherche de personnes disparues.

Cleo s'approcha de Roberta.

– Dans treize jours au plus tard, l'inconnu doit être enterré ici sans que cela n'ait coûté un seul centime au contribuable. Si tu règles l'affaire plus tôt, nous t'offrirons une nouvelle paire de lunettes et une nouvelle coupe de cheveux.

Rires.

– Si je peux avoir ta coupe de cheveux, ce sera une vraie motivation pour moi, Cleo.

Cleo secoua légèrement la tête, apparemment surprise qu'une unité de calcul puisse être aussi spirituelle.

– Ne leur fais pas peur !

– De quoi ont-ils plus la trouille, d'une femme intelligente ou d'une machine intelligente ?

– D'ici demain, je veux avoir le nom, l'adresse et la date de naissance du cadavre pour le certificat de décès, c'est clair ?

Le mort souriait comme un bébé. Il avait l'air content, il avait pris sa dernière inspiration sous l'eau. Roberta dénuda le cadavre. Son regard tomba sur le nombril au bord rougeâtre, sur la cassure dans le lien naturel à la mère. Elle le toucha prudemment. Ses capteurs lui délivrèrent aussitôt quelques valeurs qu'elle voulut d'abord ignorer. En même temps, ses poils de bras se hérissèrent. Elle remarqua cette réaction, sans savoir ce que cela signifiait. Les poils pubiens du cadavre, ses poils de barbe, de poitrine et ses cheveux tiraient aussi sur le roux. Sa peau était à tel point ramollie qu'elle put en détacher sans peine quelques fibres de kératine et les glisser dans de petits sachets. Les analyses confirmeraient ce que ses capteurs avaient révélé : Il se trouvait sous l'emprise de cocaïne et de drogues hallucinogènes. Avait-il eu peur ? Peur de quoi ? De ne pas avoir le courage de se tuer ? Ou s'était-il surestimé ? Il n'aurait alors pas laissé de lettre d'adieu... On ne décelait pas non plus d'influences extérieures. Elle posa une main à plat sur son thorax. Le suicide était l'issue la plus humaine, aucun dieu et aucun animal

n'avaient ce privilège et peut être pas non plus Roberta. Plus d'humains mouraient par suicide que dans des accidents de la route ou des crimes de sang, et, depuis cette année, juste un peu plus que de maladies. Suicide de bilan ? Était-ce l'image insupportable de son propre échec qui vous faisait appuyer sur le déclencheur ?

Son corps était musclé, entraîné. Il ne paraissait pas être quelqu'un capable de perdre facilement le contrôle ni de se noyer par imprudence. En tout cas, son large dos laissait supposer qu'il avait été plongeur ou nageur. S'agissait-il ici d'un accident d'entraînement ? D'un meurtre ou d'une triste intention ? S'était-il servi de drogues pour annihiler sa raison ? Ses mécanismes d'autodéfense ? La noyade était-elle à ses yeux une mort honorable, d'où son sourire ? La fin d'une chaîne infinie de honte ? Le rétablissement de son honneur ou la seule possibilité de se gagner de l'honneur ? Aux yeux de qui ? Les capteurs de Roberta lui indiquaient une consommation régulière d'amphétamines et d'antalgiques. Un citoyen moyen donc.

Son visage était boursoufflé, ses traits à peine reconnaissables. Elle passa un doigt sur ses lèvres fendillées. Aucun reste de salive étrangère, aucun baiser d'adieu. L'annulaire de sa main droite montrait encore des traces de cuivre et d'argent. Une alliance ? Se trouvait-elle au fond du lac ? Ou l'avait-il retirée dans un accès de rage et jetée au loin ? Sa main gauche était fermée en poing, le tissu montrait même encore maintenant des changements nets causés par la pression d'un objet sur la peau. Il avait dû tenir quelque chose fermement en main quand il avait plongé et était peut-être de nouveau remonté. L'endroit de la pression avait une forme ronde, il s'agissait sans doute d'un objet métallique, d'une pièce de monnaie peut-être. Il devait être gaucher.

Entretemps, elle leva les yeux et remarqua que ses collègues l'observaient.

– Un indice parmi les avis de disparition de ces trois derniers jours ?

Gestes négatifs.

– Pourriez-vous, s'il vous plaît, contacter ce témoin au drone et lui dire que je dois encore lui parler plus tard ?

Ils ne réagirent d'abord pas.

– S'il vous plaît, Benno et Frank ?

– Message compris.

– Merci.

Roberta se redressa et considéra la stature du mort pour autant qu'on puisse la voir sous la chair gonflée. Il était vraiment large d'épaules, un nageur peut-être, un sportif en tout cas, c'était évident. Elle inspecta les poches de son pantalon et trouva une puce transpondeur qui ouvrait la porte d'un appartement. Le service anthropométrique aurait dû la trouver. Je-m'en-foutisme ? Sabotage ? Elle la plaça sous sa langue. On ne pouvait plus y distinguer d'empreintes digitales ni de traces d'ADN. Elle voulait encore examiner de plus près cette puce avant de la donner en dépôt. Puis elle se déshabilla et se tourna vers ses collègues. Benno et Frank la regardèrent d'un air déconcerté.

– Le témoin a-t-il été informé ?

Benno acquiesça en hésitant.

– Bien. Veuillez rester près du mort, s'il vous plaît. Je vais aller vite dans l'eau, dit Roberta en parcourant encore du regard ses collègues. Il manque quelque chose d'important... Ce doit être encore dans l'eau.

Roberta pataugea dans le lac et plongea. Elle parcourut les eaux en mode de vision nocturne, la vue était mauvaise. Elle tomba sur une voiture complètement rouillée et couverte d'algues, toutes portes ouvertes. Elle scanna le sol, remua çà et là du sable. Une carpe marbrée s'approcha d'elle. Elle se demanda si elle avait tout observé. Ce puissant poisson se balada près d'elle avec

indifférence. Mais Roberta eut ensuite de la chance. Elle trouva dans le sable un objet rond métallique qui pouvait avoir laissé ces traces de pression sur la peau du mort. Elle le prit et remonta à la surface, elle se trouvait exactement au centre du lac. L'avait-il laissé intentionnellement au fond ou lui avait-il glissé de la main alors qu'il voulait remonter ? Ou n'était-il allé dans l'eau que pour cela ? Elle replongea et parcourut encore le fond du lac, sans vraiment savoir ce qu'elle cherchait, mais elle voulait tout tenter. Après quelques autres minutes de recherches vaines, elle rejoignit la rive en crawl.

Benno et Frank l'interrogèrent du regard.

– Oui, merci, une serviette ne serait pas de trop.

Ils lui lancèrent une couverture. Roberta se sécha et se rhabilla.

– Benno, aide-moi à emballer le corps ! Frank, tu peux mettre Peters au courant ! Quand il l'aura emporté, vous pourrez partir aussi. Votre travail sera terminé.

Elle sauvegarda le médaillon dans un sachet en plastique et le fourra dans la poche de son manteau.